

LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

La fête de Marly, qui se tient autour de la pièce d'eau dite l'Abreuvoir, rayonnait dans les alentours.

La chaussée qui borde la Seine et la berge elle-même présentaient une grande animation ; le flux et reflux des promeneurs se prolongeaient au delà de Bougival.

Le fleuve était sillonné par une flottille de barques que des canotiers aux bras nus faisaient glisser sous le mouvement cadencé des rames, pendant qu'à l'avant et à l'arrière, de jeunes dames mêlaient à la teinte verdâtre de l'eau les éclatantes couleurs de leurs corsages et de leurs ombrelles.

Deux jeunes gens, descendus à pied de Saint Germain, passaient souriants à travers cette cohue.

Ils pouvaient avoir vingt-six ou vingt-sept ans l'un et l'autre et étaient tous deux de fort beaux garçons, mais d'une beauté toute différente.

L'un, un peu plus grand que son camarade, avec la physionomie un peu froide, grave même, le front haut et large, de grands yeux noirs d'une expression pensive. Une barbe brune, soyeuse, encadrait un visage au teint mat dont les lignes étaient d'une correction parfaite. Rien dans cette belle tête n'éveillait l'idée de pose et de pédantisme, mais les traits accusaient une nature réfléchie, l'habitude des travaux sérieux.

Le corps mince et souple était élégamment serré dans une redingote complètement boutonnée ; le pantalon de couleur sombre tombait sur un pied bien cambré et d'une finesse aristocratique ; les mains, également petites, étaient soigneusement gantées.

Son compagnon ne manquait pas non plus de distinction, mais toute sa personne était empreinte d'un certain abandon, d'un laisser-aller qui, d'ailleurs, ne manquait pas de charme.

Sa taille aussi était bien proportionnée. Les traits étaient plus mobiles que ceux de son camarade ; l'œil avait quelque chose de plus vif, de plus pétillant. La bouche plus souriante était surmontée d'une fine moustache ; une mouche couvrait le pî du menton à fossettes.

L'ensemble du visage révélait un caractère spontané, se livrant facilement à ses impressions, tandis que chez l'autre il y avait habitude de les concentrer.

Même contraste dans la toilette : la cravate de soie négligemment nouée autour d'un cou souple, resté à découvert, flottait sur un gilet de couleur gaie. Une jaquette de fantaisie d'une coupe irréprochable modelait les formes d'un corps aux grâces presque féminines. Le laisser-aller de ses mouvements faisait encore ressortir la tenue plus sévère de son compagnon.

Dans l'un on devinait un savant, dans l'autre un artiste. Et si l'on avait eu quelque doute sur la qualité de ce dernier, un carton qu'il avait sous son bras, contenant du papier à dessin et des crayons, l'eût dissipé.

Le premier de ces jeunes gens était Lucien Delteil, l'ingénieur qui déjà, avait franchi victorieusement les premières étapes de sa carrière.

Le second était Paul Lebrun, le peintre récemment arrivé de Rome où il avait tenu et au-delà les promesses de ses débuts.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie s'étaient revus les deux amis d'enfance et combien ils étaient heureux de cette première promenade qu'ils faisaient ensemble aux environs de Paris.

Paul paraissait prendre grand plaisir aux ébats de cette foule parisienne qui apporte la même ardeur aux amusements des jours de liberté qu'aux exigences du travail pendant la semaine, et il faisait des observations piquantes sur les différents types qui s'offraient à sa vue.

Lucien goûtait moins le charme de ces réunions bruyantes ; mais il aimait trop l'artiste pour lui laisser voir qu'il y éprouvait de l'ennui.

Il voyait Paul si heureux de se retrouver en France, de cette gaieté autour de lui, si heureux surtout de cette promenade que lui-même, Lucien, avait proposée !

Bientôt, cependant, après s'être proménés sur la place de la fête et avoir assisté à une parade de saltimbanques, qui avaient fait beaucoup rire l'artiste, ils ressentirent le même désir d'aller chercher un endroit plus calme où ils pussent causer en toute liberté.

S'éloignant de la foule, ils s'engagèrent dans le chemin du Cœur Volant, ombragé par de beaux arbres qui couronnent la hauteur, et ne tardèrent pas à se trouver près de l'aqueduc, dit de Marly, et à atteindre les premières maisons de Louveciennes.

— Quelle heure est-il ? demanda l'artiste.

— Bien tôt six heures et demie, répondit l'ingénieur, ayant consulté sa montre.

— Alors, mon cher Lucien, tâchons de trouver par ici un endroit pour dîner, je me sens l'estomac dans les talons.

— Tu as raison, mon ami ; il s'agit donc de trouver un restaurant.

Sur leur chemin, ils passèrent devant plusieurs boutiques de marchands de vins-traiteurs. De nombreux consommateurs étaient installés devant les portes et dans les salles. Certes, personne n'était plus qu'eux exempt de morgue aristocratique et de dédain pour les travailleurs, ouvriers et paysans qui formaient la clientèle de ces établissements, mais ils ne voulaient pas être troublés dans leur causerie par un bruyant voisinage.

Ils poursuivirent leurs recherches et parvinrent à découvrir un restaurant où des tonnelles, séparées les unes des autres par des rideaux de clématites et de vigne vierge, avaient des tables couvertes de nappes très blanches.

Ils entrèrent dans un de ces bosquets, et Paul, qui en toutes choses paraissait prendre l'initiative, appela le garçon auquel il commanda le dîner.

— Je vois, dit en souriant Lucien, que tu te sens en appétit.

— Oui, le bonheur est un excellent apéritif, et je crois bien ne m'être jamais trouvé aussi heureux qu'aujourd'hui. Pense donc, mon cher Lucien, me retrouver sur le sol natal après cinq longues années d'exil, c'est comme pour le prisonnier la liberté rendue, l'épanouissement de la vie succédant à l'atmosphère d'une maison d'arrêt où l'air est parcimonieusement mesuré.

— Tu attendais donc bien impatiemment l'heure de quitter l'Italie.

— Oh ! je ne me déplaçais pas en Italie, j'y travaillais ! Mais n'avoir eu pendant longtemps que la société des indifférents et des rivaux, ne pouvoir confier à personne ce que l'on a dans le cœur, et, tout à coup, se sentir, entouré de vrais amis, c'est une joie que tu comprends, mais pas comme moi, car toi, Lucien, tu n'as jamais connu l'épreuve de la nostalgie.

Le garçon commençait à les servir, mais ils n'étaient pas si affamés qu'ils ne pussent prendre le temps de causer en mangeant.

Paul reprit :

— Le lendemain de mon retour, ton père a voulu le fêter par un repas de famille. Si tu savais comme mon cœur débordait d'allégresse dans cette intimité où chacun était sûr qu'il n'y avait ni une réticence, ni une arrière-pensée dans les sentiments exprimés, où la gaieté était aussi franche que complète.

La conversation avait pour moi tout le charme d'une musique enchantée. Ah ! mon ami, mon cher Lucien, remercie le ciel de t'avoir donné une grand-mère, un père et une mère qui offrent à mes yeux des modèles d'une perfection aussi complète qu'on peut la rencontrer sur la terre.

Quand je veux leur dire tout ce qu'il y a pour eux de reconnaissance et de tendresse respectueuse dans mon cœur, les paroles me manquent.

Le jeune ingénieur souriait du feu que Paul mettait dans ses paroles.

— Oh ! tu peux sourire, reprit celui-ci, tu ne m'empêcheras pas d'avoir pour les tiens une admiration, un culte qui ne finira qu'avec ma vie !

Et laisse-moi ajouter : Heureux celui qui, comme moi, a un ami dont il sait apprécier le dévouement, un ami qui a toujours été assez indulgent pour ne pas m'en vouloir de lui ressembler si peu.

Lucien se sentit profondément touché.

Et, tendant la main à l'artiste :

— Tu es toujours le même, mon brave Paul, toujours expansif et enthousiaste ; oh ! oui, tu es un artiste et tu seras un grand peintre.

— Grand peintre, je ne sais pas ; mais artiste, je le suis, et j'éprouve une grande satisfaction à pouvoir me parer de ce titre, dont mon brave père est si fier.

Pendant longtemps je me suis défié de moi-même, j'étais effrayé de la distance énorme qui me séparait de mes maîtres. J'enrageais de mon impuissance à traduire sur la toile ce que j'avais dans la tête et dans le cœur. Je me disais :

« Serai-je donc éternellement condamné à végéter dans la foule des médiocrités ? »

Aujourd'hui, l'époque des tâtonnements est passée ; j'envisage l'avenir avec confiance. Qu'on m'accuse si l'on veut d'orgueil, j'ai à présent foi en moi-même.

L'irritation mal dissimulée des envieux, les éloges des indifférents et la joie de mes amis, leur joie surtout, plus précieuse à mes yeux que tout le reste, me disent que j'ai conquis ma place.

Tiens, j'en ai une autre preuve encore.

J'avais envoyé à Durand Ruel deux petits tableaux représentant l'une une Transtévérine allaitant son enfant, l'autre une scène des mœurs romaines. Quelques jours après ils étaient vendus à un prix que je n'aurais jamais osé espérer et Durand Ruel m'en a commandé d'autres.

— Oui, oui, mon ami, dit Lucien, tu as travaillé et tu as le droit d'être fier de tes succès. J'ai entendu de véritables connaisseurs rendre hommage à ton talent.

— Les études du peintre sont longues et coûteuses et mon excellent père s'est imposé pour moi de lourds sacrifices ; aussi tu ne peux te figurer avec quelle joie j'ai touché les quelques cents francs gagnés par mon travail. Un banquier n'est pas plus satisfait des centaines de mille francs qu'un hardi coup de bourse fait entrer dans sa caisse.

Le temps passait sans qu'ils s'en rendissent compte. Le service se faisait avec lenteur et ils ne s'en plaignaient point ; ils éprouvaient tant de plaisir à se trouver là, bien seuls, au milieu de cette verdure.

Comme on allait leur servir le café, Paul demanda une bouteille de champagne.

— Tu es fou ! lui dit Lucien.

— Mon ami, répliqua l'artiste, ne me gâte pas le plaisir que j'ai d'être aujourd'hui ton amphitryon.

— Si il en est ainsi, bavons du champagne.